

De Jean Dupérier

de son *Malade Imaginaire*, et de la musique Suisse romande

JEAN Dupérier est un musicien charmant qui vit à Genève, où il écrit des partitions poétiques et spirituelles. Son *Concert pour Ninette ou Ninon*, son *Concert pour le mois de Marie*, ses *Sonnets pour Hélène*, sa *Musique à 2 sous*, ont été accueillis très favorablement par le public de la Suisse romande et mériteraient certainement l'honneur de franchir le Jura. La musique de Dupérier apporterait aux musiciens de France, en même temps qu'un plaisir délicat, le message d'un groupe de compositeurs romands qui écrivent de la musique française.

Il faut savoir qu'il est difficile à un artiste vaudois ou genevois de faire dans son esprit et dans son cœur cette unité qui permet de trouver un style. D'aucuns ont pensé que les musiciens suisses ont la mission de forger un art « européen » dont les éléments seraient empruntés à l'Allemagne, à la France et à l'Italie. Et c'est après avoir mesuré le danger d'une esthétique si accueillante que M. Paul Landormy écrivait dans son manuel d'histoire de la musique : « Les Suisses, sollicités à la fois par l'art allemand, l'art français et l'art italien, s'efforcent à grand'peine de dégager leur originalité. »

Mais, dans les cantons de langue française et après Jaques-Dalcroze et Gustave Doret, cités par M. Landormy, plusieurs musiciens ont renoncé à poursuivre un rêve dangereux pour chercher la solution du problème en donnant à leur art une forme correspondant à celle de leur langue maternelle.

On connaît l'opinion de J.-J. Rousseau sur ce point : « Toute musique est nationale, — disait-il, — elle tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, et c'est la prosodie de la langue qui lui donne ce caractère. » (1) Quant à la langue française, on voudra bien convenir qu'elle nous appartient au même titre qu'aux Bourguignons ou aux Savoyards, nos excellents voisins. Nous pouvons, nous musiciens, former avec C. F. Ramuz le vœu « que nos écrivains n'acceptent pas l'épithète d'écrivains étrangers d'expression française », car, ajoute le romancier vaudois, « leur expression n'est pas l'emprunt d'un étranger qui s'y essaie à l'aide d'un lexique, elle est leur langue maternelle... Elle leur est commune avec les Français de France, elle les unit à eux indissolublement. »

(1) Lettre sur la musique française.

A vrai dire, ces réflexions ne s'appliquent guère au cas de Jean Dupérier, qui est d'origine française, et dont le caractère essentiellement français de son art trouverait ainsi une justification très simple. Mais Dupérier produit son œuvre dans ce pays romand, il y est applaudi, il y a des amis, compositeurs comme lui, dont l'art ne diffère pas sensiblement du sien. Il importe donc de mettre le lecteur en garde contre une conception erronée de la Suisse, confédération dont les éléments sont si divers que seul peut leur convenir le lien très souple du fédéralisme. Car on peut faire en Suisse de la musique italienne, de la musique allemande ou de la musique française, selon le coin où l'on est né. Musicalement parlant, dire « un Suisse » c'est ne rien dire du tout. Le « parler européen » s'attrape à Paris ou à Londres aussi bien qu'à Berne : le cosmopolitisme n'est pas un produit que notre pays exporte avec son Gruyère, son Lavaux ou son Ranz des vaches. Le cosmopolitisme qui s'est infiltré chez nous y est entré en contrebande, dans le fond de la valise des touristes. Et nous ne l'aimons guère.

* *

On comprendra mieux maintenant comment un riverain du Léman a pu concevoir le dessein d'écrire un opéra-comique en demandant un livret à Molière.

C'est le *Malade Imaginaire* que Dupérier a choisi. Le texte, naturellement, a dû être retouché pour convenir à la musique, mais cela fut fait avec beaucoup d'adresse et de respect. On n'a pas un instant l'impression de se trouver devant une transposition : d'ailleurs, c'est Molière lui-même qui parle tout le temps, il n'a rien d'autre que son texte, c'est par des suppressions ingénieuses que le musicien s'est tiré d'affaire. Des suppressions, et aussi par une addition. Il manquait, paraît-il, la matière d'un air. Dupérier l'a emprunté à *Psyché* :

*Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?*

Il est à peine nécessaire de dire que la partition est composée d'airs et de récitatifs. On ne voit guère Molière traité par la « mélodie infinie » et autres procédés de ce que M. Paul Dukas appelle si joliment le « théâtre d'extase » (1). Rien n'est plus éloigné du genre wagnérien que le ton de l'opéra-comique de Dupérier. Il faudrait plutôt chercher du côté de Georges Auric et de Francis Poulenc, mais la personnalité du musicien romand est très accusée et toute comparaison boiteuse.

Ce qui frappe le plus l'auditeur du *Malade Imaginaire* (qui n'a eu jusqu'ici que des auditeurs « de chambre », puisque l'œuvre vient d'être achevée) c'est que l'emploi des moyens les plus récents et même d'éléments exotiques puisse

(1) Voir *Musique* du 15 décembre 1927 : *Visite à Paul Dukas*, par Roland-Manuel.

convenir à un style authentiquement classique et français. Car enfin il n'y a aucun doute possible, c'est bien l'atmosphère légère et charmante de l'opéra-comique de jadis que nous retrouvons dans la partition de Dupérier, c'est bien cette tendresse et cet air de malice, c'est bien cette mesure exquise. Le compositeur peut évoquer J.-S. Bach ou Wagner, il peut terminer un acte par un chœur polyphonique : l'esprit de la chanson populaire règne sans cesse sur son style et lui confère les privilèges de l'unité.

Mais il faut renoncer à décrire davantage. Telle est l'insuffisance du discours quand il s'agit de musique que les mêmes phrases peuvent s'appliquer à des œuvres de valeur inégale et que l'esprit même d'une partition ne peut être défini avec quelque précision. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, de l'imprudance à parler d'une œuvre dramatique qui n'a pas encore vu les feux de la rampe ?

Cependant, l'œuvre nouvelle de Jean Dupérier mérite d'être signalée à ceux qu'intéresse le renouveau de l'opéra-comique dont nous sommes les témoins. Puissent ces lignes être l'humble occasion qui dirigera vers un musicien digne d'être aimé quelques regards animés d'une curiosité sympathique.

Aloys FORNEROD.

■ ■

Arnold Schoenberg à Paris

I L y a, pour nous du moins, un « cas Schoenberg » que le récent séjour à Paris de l'auteur du *Pierrot Lunaire* nous invite à considérer sous un angle nouveau et qu'un contact plus profond avec son œuvre permet de résoudre partiellement. Constatons, tout d'abord, que maintes manifestations en l'honneur du novateur viennois (festivals, concerts, conférences, réceptions) ont été spontanément organisées et que les nombreux hommages qu'il a recueillis s'adressaient non seulement au musicien, mais aussi à l'homme, qui a su se rallier, ici, les sympathies les moins promptes à s'éveiller. Il faut avouer que le petit homme pétillant qui porte en lui le « phénomène Schoenberg » est des plus séduisants et que si la vivacité de son esprit, l'acuité de son intellectualisme ne sont point faits pour déplaire, on ne s'attendait guère à bonhomie aussi irrésistible. Ajoutez à cela une sollicitude sans affectation pour ses élèves, voire un dévouement où perce une réelle bonté et vous comprendrez mieux le prestige de ce novateur,